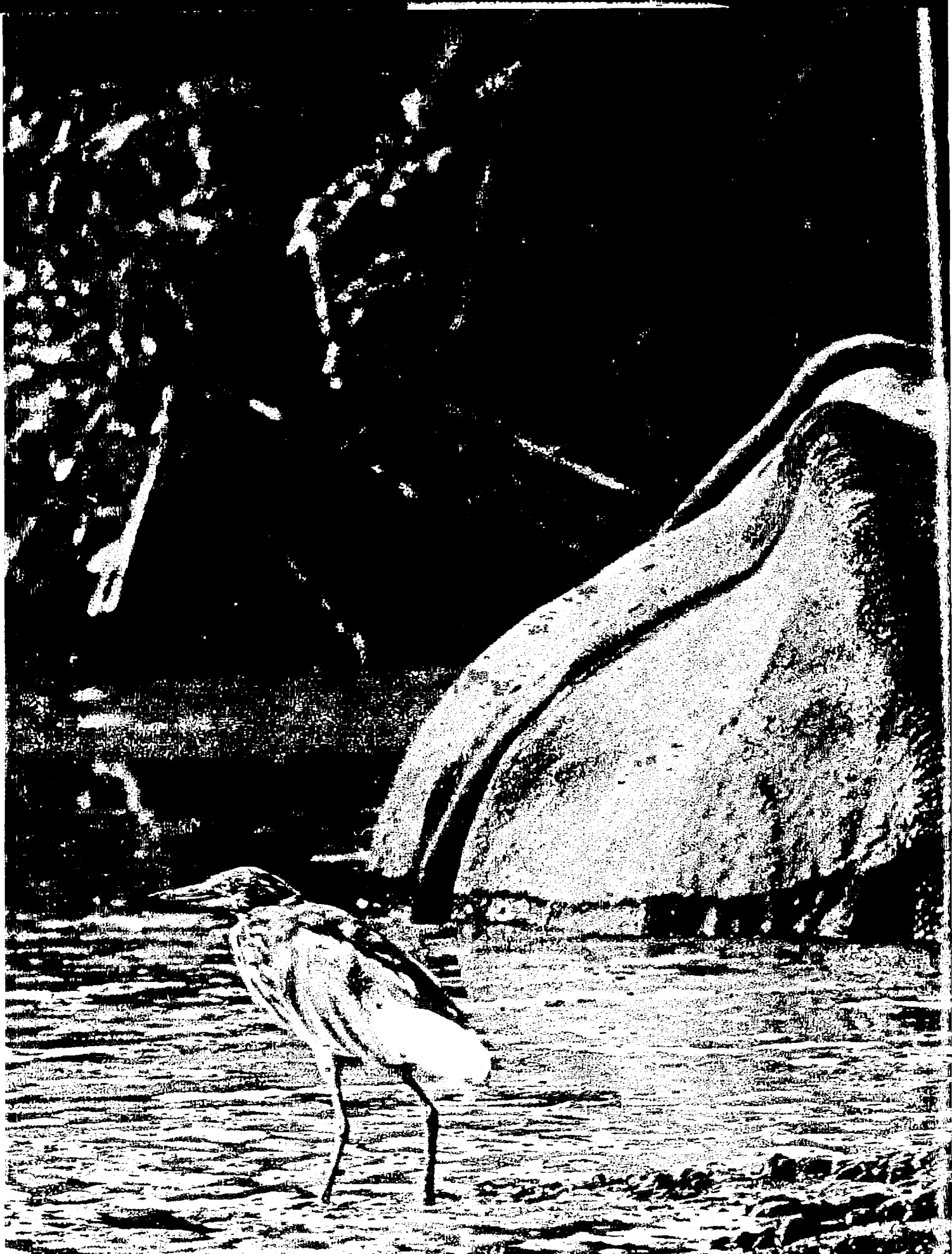


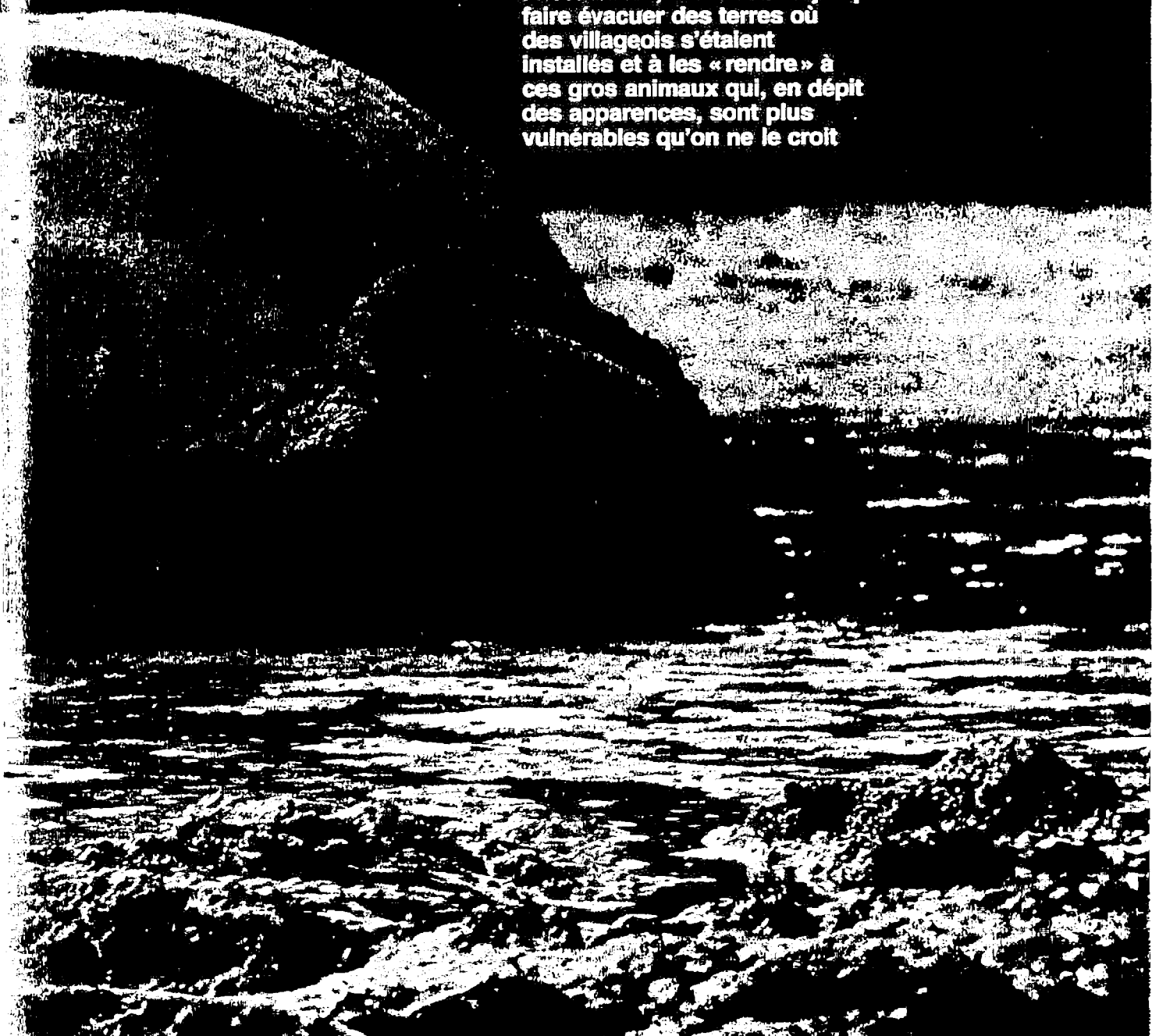
N° 11/janvier 1980  
20 francs  
Belgique : 160 FB  
Suisse : 10 FS  
Canada : \$ 6.00





# LES GROS MEURENT AUSSI...

Les chasseurs qui, pendant longtemps, le traquèrent pour s'emparer de sa corne et les seigneurs qui organisaient des massacres en l'honneur de leurs hôtes de marque, avaient failli faire disparaître l'espèce du rhinocéros d'Asie. Aujourd'hui, pour arrêter l'hécatombe, on va même jusqu'à faire évacuer des terres où des villageois s'étaient installés et à les « rendre » à ces gros animaux qui, en dépit des apparences, sont plus vulnérables qu'on ne le croit



Reportage et photos  
d'Andrew Laurie

**I**l faisait un sale temps : humide, brumeux et froid. Tout en me frayant péniblement un chemin à travers la jungle, les gouttes d'une récente averse, dégoulinant le long des feuillages, tombaient sur mes épaules et transperçaient mes vêtements. J'atteignis enfin le bord de la rivière. J'ôtai mes chaussures pour poursuivre ma route, pieds nus, sur la bande de sable fin qui s'étalait le long de la rive. Las ! Le sable était aussi glacial que la neige qui couvrait les contreforts de l'Himalaya. C'est avec un soupir de soulagement que je reperai un gué pour traverser le cours d'eau. Mais mon supplice n'allait que continuer : l'eau était encore plus glacée que le sable !... C'est à demi-paralysé par le froid que je gagnai l'autre rive. Je frictionnai mes membres engourdis avant de me rechauffer et de partir vers l'aval, à la recherche d'un arbre favorable à mes desseins. Quand je l'eus trouvé, je grimpai le long de son tronc et m'installai confortablement dans son embranchement. J'armai mon appareil photo, et je « les » attendis...

Les créatures avec lesquelles j'espérais avoir rendez-vous n'avaient vraiment rien d'éthéré : elles mesuraient au moins 2.50 m au garrot, pesaient au moins une tonne et demie chacune et étaient, la plupart du temps, d'humeur belliqueuse. En attendant patiemment leur venue, je me remémorai ma première rencon-

### **A peine entré dans l'adolescence**

Ce jeune rhinocéros commence tout juste à s'aventurer seul dans la jungle. Agé d'environ quatre ans (on le reconnaît à la faible longueur de sa corne), il n'y a pas longtemps qu'il a quitté sa mère. Le martin-pecheur qui le contemple ne néglige certes pas les insectes que l'énorme bête attire, mais c'est un autre oiseau, le drongo (sorte de merle noir) qui joue auprès des rhinocéros le rôle de « pique-bœufs »





tre avec leurs semblables. C'était au début de mon séjour au Royal Chitawan National Park, où j'étais venu étudier les rhinocéros pour le compte à la fois du gouvernement du Népal et de la New York Zoological Society. Je marchais le long d'un chemin forestier étroit quand, soudain, j'entendis le lourd piétinement de rhinocéros venant à ma rencontre. Je jetai à terre mon sac à dos et cherchai abri sur le premier arbre venu. Il était temps. J'avais tout juste atteint la fourche des premières branches, à trois mètres à peine du sol, qu'apparurent, au tournant du chemin, un petit rhinocéros suivi de sa mère. Celle-ci avait renflé sa présence. Sans émettre le moindre son, elle prit son galop et se précipita, tête baissée contre le tronc de l'arbre où je m'étais réfugié. Ce n'était pas un très gros arbre : il ne devait pas mesurer plus de vingt centimètres de diamètre. Sous le choc du monstre, il craqua et commença à s'incliner, peu à peu, de façon dangereuse. La fureur de l'animal se retourna alors contre mon sac qui traînait sur le sol. Il l'empala avec son unique corne, le lança en l'air, le piétina avec rage et finit par le mettre en pièces, son armature d'aluminium n'étant plus qu'un amas de ferraille tordue. Il se retourna derechef vers mon arbre qui, lentement mais inexorablement, était en train de se déraciner, et le regarda avec un air de défi. Malgré ma position inconfortable, je me gardais de faire le moindre mouvement. Je savais que le rhinocéros est myope. Il était donc, en principe, incapable de discerner ma forme au milieu du feuillage qui m'entourait. Après

quelques minutes, qui me parurent des siècles, les deux bêtes déguerpirent. Un instant de plus et le sommet de mon perchoir aurait basculé au niveau de leurs têtes.

Cette première prise de contact ne m'avait pas découragé, et si j'étais, ce jour-là, juché de nouveau sur un arbre, c'était pour repérer un troupeau de ces animaux qui, la nuit précédente, avaient dévasté une rizière. Je me trouvais exactement sur le passage qu'ils devaient emprunter pour regagner leurs pâtures.

Il y avait déjà trois ans et demi que j'étais au Népal pour étudier les mœurs et le comportement des rhinocéros. Pour les compter aussi et pour déterminer dans quelle mesure leur espèce est menacée de disparition. Jadis abondant en Inde, en Birmanie, au Siam, en Indochine, le rhinocéros unicolore ou rhinocéros d'Asie, n'existe plus maintenant qu'au nord-est de l'Inde, dans la province d'Assam, et au Népal.

Il faut dire qu'à notre époque, les zoologistes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois : des hommes de science, occupés uniquement à étudier la faune ou à épinglez des papillons. Ils ont compris qu'ils avaient une mission plus importante à remplir : celle de sauvegarder les espèces en voie d'extinction.

De l'an 1600 à nos jours, si l'on en croit une étude de l'« International Union for Conservation of Nature and Natural Resources », cent dix-sept espèces de mammifères ont disparu, dont les deux tiers depuis le début du siècle. Le cheval de Przewalski, ancêtre de notre cheval domestique, n'est plus qu'un souve-

nir mythique et des animaux au connus que le guépard sont menacés du même sort. Sur la sinistre « liste rouge » des espèces en régression figurent environ mille animaux différents et vingt mille végétaux qui risquent de disparaître à tout jamais.

Le Royal Chitawan National Park que j'avais choisi comme terrain d'études à ma sortie de l'université de Cambridge - est situé à soixante-cinq kilomètres au sud-est de Kathmandou, capitale du Népal. Il couvre une superficie de cinquante-cinq kilomètres carrés, qui comprennent deux cours d'eau : le Reu et le Rapti. On ne peut pas dire que le paysage, tout au long de ce dernier fleuve, soit toujours enchanté. Quand, de la mi-juin à la fin d'octobre, la mousson s'abat sur la vallée, le Rapti, grossi par les masses d'eau dévalant des contreforts de l'Himalaya, se déchaine. Il arrache des arbres sur son passage, ravine les prairies, draine des tonnes d'ébouillures et de sable. Mais après la mousson, c'est une véritable explosion de verdure dans la vallée. En février et mars, la sécheresse revient. Des incendies se déclarent dans les prairies. Mais ce qui pourrait être une catastrophe est au contraire un bienfait : les herbes calcinées font un excellent engrais qui rend la vallée plus luxuriante encore. La nouvelle végétation offre de jeunes pousses tendres et appétissantes à la faune.

La région du Rapti fut jadis un sanctuaire de prédilection pour les rhinocéros du Royal Chitawan National Park. Mais quand j'y arrivai, il n'en restait plus guère, moins de trois cents. Déjà, en 1950, on n'en comptait plus qu'un millier. Dans les années c



### Ils chargent comme des blindés

Rien ne semble pouvoir arrêter un rhinocéros adulte, long de 4 m, haut de 2,50 m et pesant au moins une tonne et demie, quand il fonce au galop. Sa ressemblance avec un tank en action - sa carapace n'est pas sans évoquer certains blindages - devient frappante. Et on a le sentiment qu'il en a la puissance. Animal belliqueux, il se bat volontier pour défendre son « territoire » et il faut sans cesse se tenir sur le qui-vive pour l'approcher et le photographier.



suivirent, des centaines d'individus disparurent à leur tour. Cette diminution accélérée était la conséquence d'un massacre qui avait commencé d'ailleurs longtemps auparavant. Les membres de la famille Rana, qui, héréditairement, se transmettaient la charge de Premier ministre et dirigeaient les affaires du pays, avaient fait de la vallée du Rapti leur lieu de chasse privilégié. Ils y invitaient des dignitaires étrangers - surtout des Anglais. Plusieurs centaines d'éléphants étaient mobilisés chaque fois comme rabatteurs - meute de géants devant un gibier à sa mesure - pour traquer les rhinocéros et permettre aux chasseurs de les tirer sans aucun risque. En trois mois, durant l'hiver 1939-1940, le prince Juddah et ses compagnons de chasse abattirent trente-huit rhinocéros. Moi aussi, plus tard, j'ai utilisé des éléphants dressés, menés par des cornacs, mais à des fins plus pacifiques : pour me frayer un passage dans une végétation démesurée et aussi pour les utiliser comme belvédère.

Ces chasseurs de haut rang changeaient néanmoins suffisamment souvent de terrain de chasse pour que le gibier ne fût pas totalement exterminé. Et à partir de 1940, ils cessèrent d'exercer leurs activités cynégétiques dans la région du Rapti. Les rhinocéros unicornes auraient pu jouir d'un répit qui aurait permis d'accroître leur cheptel, malgré une épidémie de charbon qui les frappa.

Mais si les chasseurs ne se manifestaient plus, les braconniers en revanche, en dépit des interdictions, redoublaient d'activité. Ce n'était pas pour leur viande qu'ils les massacraient, mais pour s'emparer de la corne qui pointait au-dessus de leurs museaux.

Le rhinocéros a la réputation d'être un... « grand amoureux » et de le manifester fréquemment et longuement. Il n'en fallait pas plus pour prêter à l'animal certaines particularités physiologiques flatteuses. Cette « potion magique » ne pouvait être contenue que dans sa corne. La croyance dans les vertus aphrodisiaques de cet ornement nasal était si forte que non seulement les apothicaires des Indes mais aussi ceux de

Chine, en étaient preneurs. Ils offraient jusqu'à vingt mille roupies pour un kilo de corne - alors que le revenu annuel d'un paysan népalais ne se montait qu'à une centaine de roupies. Ce même kilo de corne, râpée, rapportait aux apothicaires chinois plus de mille dollars.

L'équilibre écologique de la vallée du Rapti subit une perturbation supplémentaire quand les habitants des villages de la montagne, surpeuplés, obtinrent du gouvernement la permission de s'installer dans le nord du district, où les crues de la rivière déposaient un limon propice à la culture des rizières. Ils s'approprièrent ainsi une part importante de l'espace vital des rhinocéros. La malaria qui sévissait alors sur toute la région retarda cette invasion. Mais après une lutte intensive menée par les services de santé, qui permit de venir à bout de l'anophèle, le moustique qui propage la maladie, la vallée du Rapti s'ouvrit à la culture du riz. Une route fut construite. De nouveaux villages furent créés. Les carrés des rizières s'alignèrent côte à côte. En 1959, toute la vallée, longue de quatre-vingts kilomètres, était colonisée. Les rhinocéros de plus en plus à l'étroit, se multipliaient de moins en moins.

C'était une véritable déclaration de guerre aux rhinocéros qu'on privait ainsi, peu à peu, de leur nourriture. Ils se vengèrent en commençant par dévaster - la nuit - les rizières créées sur ce qui avait été jusque-là leur domaine. Les indigènes, décidés à défendre leurs nouveaux biens, obtinrent l'autorisation de s'armer de fusils et de tirer sur les prédateurs. Un grand nombre de rhinocéros devaient en périr.

À mon arrivée au Népal et à mon terrain d'opérations de Chitawan, la situation politique n'était plus la même. Le régime féodal avait cédé la place à une sorte de démocratie où le souverain, Birendra Bir Bikram Shah Dev, tout en conservant la plupart de ses prérogatives, devait tenir compte de l'avis d'un parlement nouvellement créé. Celui-ci, suivant en cela l'exemple de l'Assam, avait enfin compris qu'il fallait s'occuper sérieusement du sort des derniers rhinocéros unicornes. La chasse en fut réglementée. Et sur-

tout, le braconnage fut très sévèrement réprimé. Au point que, malgré le dépit de l'appât du gain, le nombre des bêtes tuées illégalement devint vite négligeable. En outre, des mesures draconiennes furent prises pour que les animaux puissent retrouver un espace vital normal. Les paysans qui avaient établi des rizières sur une partie de l'ancien territoire des rhinocéros, c'est-à-dire sur la rive sud du Rapti, durent les abandonner. En compensation, ils reçurent de nouvelles terres sur la rive nord.

Comme s'ils voulaient prendre une revanche sur leurs anciens « envahisseurs », les rhinocéros mirent alors à leur tour à franchir la rivière qui faisait office de frontière entre leur territoire et celui des hommes et à dévaster les rizières. Leur nourriture ne leur manquait plus tant pas dans les prairies nouvellement reconquises, mais n'était-il plus facile d'aller brouter les poussettes tendres des céréales repiquées dans les sillons de boue ?...

Grâce à mes rapports suivis aux habitants de la vallée, je pus

### Un descendant du plus grand des mammifères terrestres

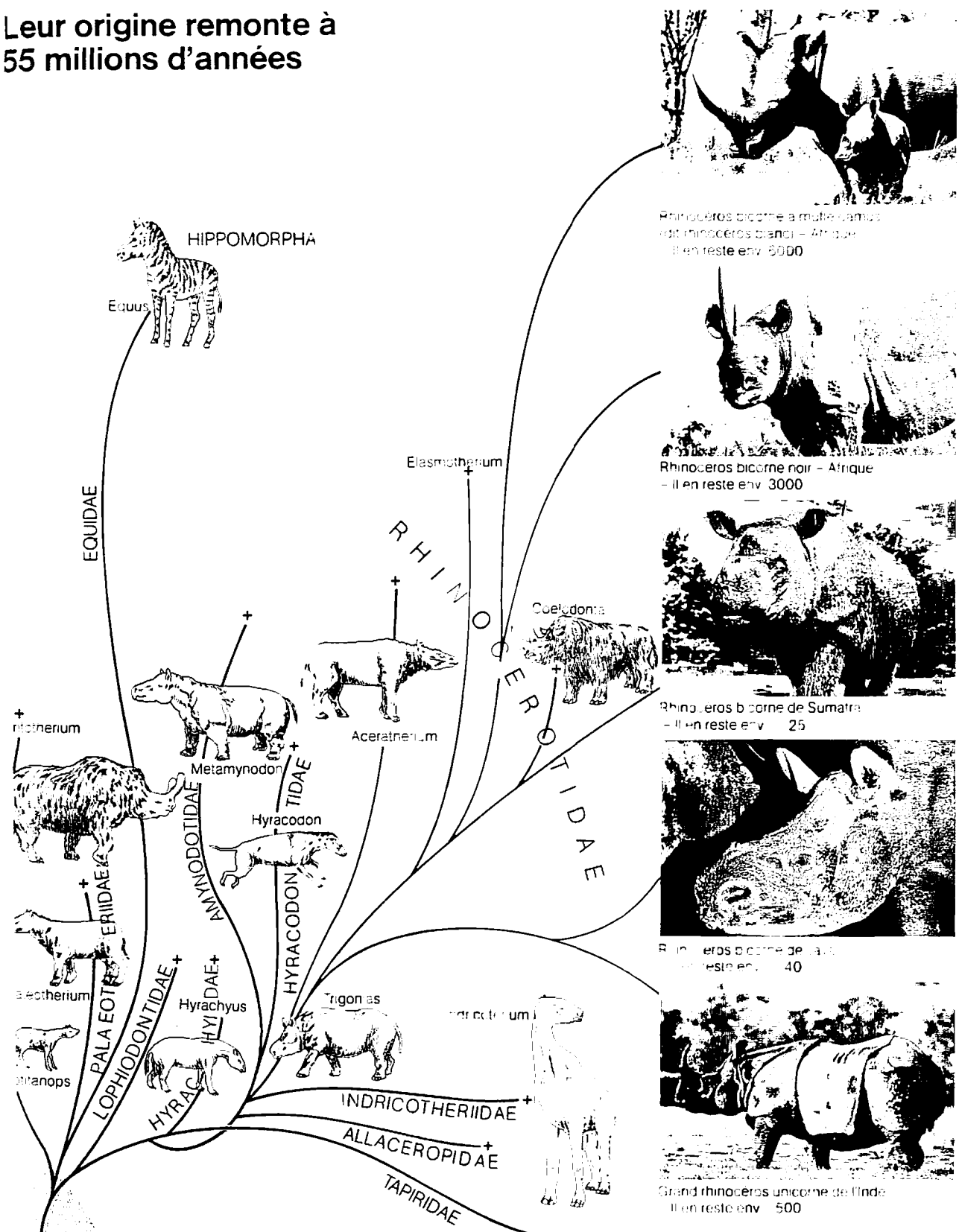
Dans le schéma de l'évolution des mammifères depuis leur apparition sur la Terre, on trouve en première trace des ongulés (animaux dont les pieds sont terminés par des ongles volumineux, des sabots) à la fin du Paléogène, c'est-à-dire il y a environ 55 millions d'années.

Ils vont se différencier graduellement jusqu'au milieu du Tertiaire (il y a une douzaine de millions d'années) et donner naissance à plus de 200 espèces distinctes d'herbivores, parmi lesquels figurent notamment le plus grand mammifère qui ait jamais existé, l'Indricotherium, haut de 5,5 mètres et long de 8 mètres. Les cinq espèces de rhinocéros qui subsistent actuellement sont l'une des dernières branches de ce tronc commun. Rien ne permet d'affirmer avec certitude que le rhinocéros moderne est originaire plutôt d'Afrique que d'Asie.

En fait, il est probable que ces différentes espèces sont apparues à peu près à la même époque, à la fin du Tertiaire, et qu'elles ont évolué en fonction du milieu dans lequel chacune se trou-



# Leur origine remonte à 55 millions d'années



Rhinocéros bicorne à motte (rhinocéros blanc) - Afrique  
- Il en reste env. 3000



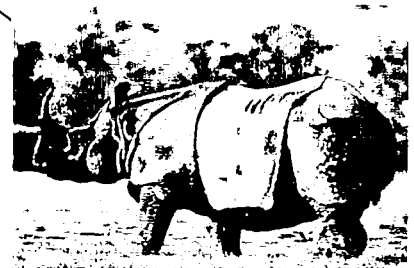
Rhinocéros bicorne noir - Afrique  
- Il en reste env. 3000



Rhinocéros à corne de Sumatra  
- Il en reste env. 25



Rhinocéros à corne de Java  
- Il en reste env. 40

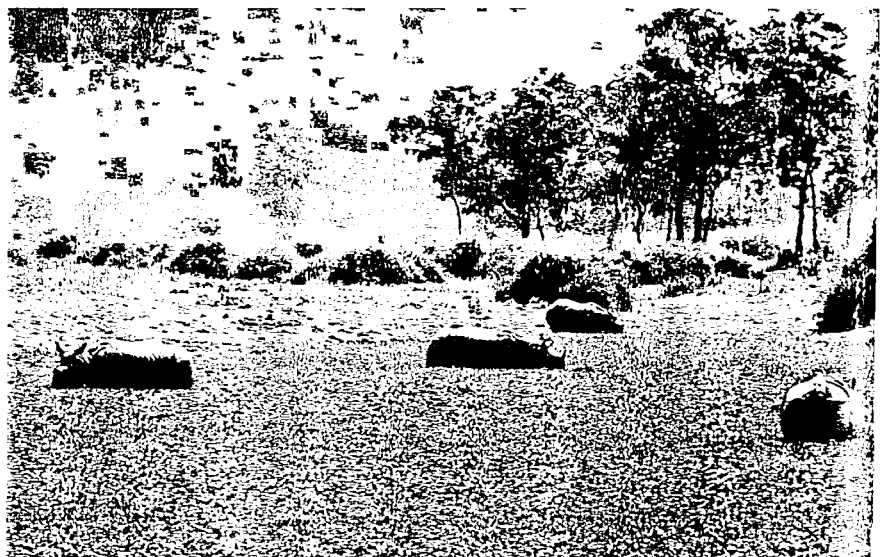


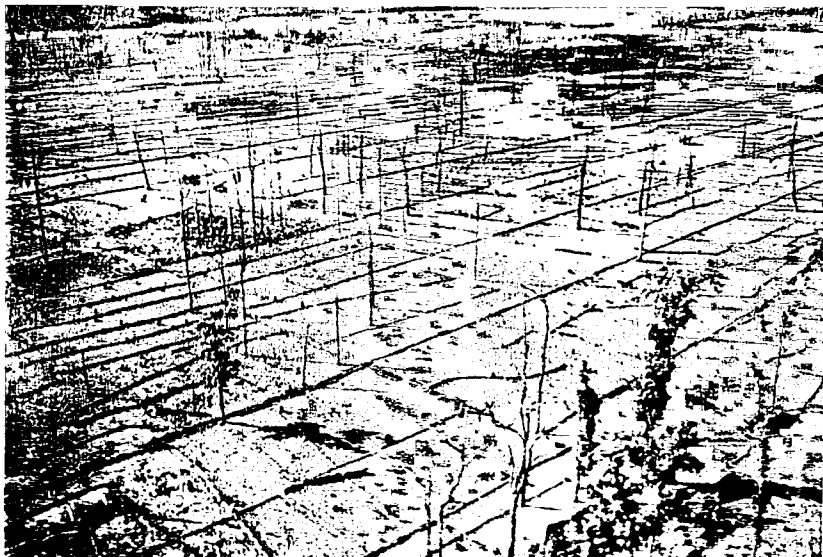
Grand rhinocéros à corne de l'Inde  
- Il en reste env. 500

**ÉOÈNE** (de 54 à 38 mil. d'années)    **EOCÈNE** (de 38 à 23 mil. d'années)    **OLIGOCÈNE** (de 23 à 2,5 mil. d'années)    **FIN DU TERTIAIRE** (de 2,5 à 2,5 mil. d'années)    **PLÉISTOCÈNE** (de 2,5 mil. d'années à env. 10000 ans)

me rendre compte que les rhinocéros ne manquaient pas d'astuce ni d'esprit d'observation. Ils se présentaient en fin d'après-midi sur les rives de la rivière en paisible troupeau dont l'unique préoccupation paraissait être de brouter. Puis ils disparaissaient, faisant croire aux paysans qu'ils avaient réintégré leurs bauges. Le travail achevé, recrus de fatigue, les villageois regagnaient leurs demeures. C'était l'instant qu'attendaient les bêtes qui - on s'en apercevait trop tard - au lieu de s'enfoncer dans la forêt, s'étaient cachées en se couchant dans les hautes herbes, pour se ruer dans les rizières. Pour préserver les cultures, j'avais conseillé aux paysans de les entourer de palissades. Précaution inutile : les énormes animaux avaient vite fait de découvrir une faille, ou de contourner la solide clôture. Souvent, aussi, les rhinocéros agissaient la nuit. S'il y avait clair de lune, ils profitaient de l'obscurcissement momentané provoqué par le passage d'un nuage, pour se glisser dans les champs. Pour empêcher ces incursions nocturnes, les habitants du village avaient décidé d'établir des tours de garde, mais les hommes, fatigués par leur journée de travail, ne se montraient guère vigilants.

Les jours de brouillard, les pillards s'en donnaient à cœur joie. L'épaisse brume qui s'abattait sur la vallée leur permettait de passer d'une rive à l'autre sans être vus et de marauder sans prendre la moindre précaution. C'est ainsi que je vis une fois un mâle vigoureux pénétrer dans un champ de maïs. Les paysans l'en chassèrent en poussant des cris, en agitant des bâtons et même en allumant des torches. L'animal tourna les talons et se réfugia derrière le rideau de brume. Quelle ne fut pas notre stupéfaction de le voir réapparaître une demi-heure plus tard et se diriger, comme si de rien n'était, vers le champ de maïs. Lorsqu'il nous aperçut, il redisparut immédiatement dans le brouillard. Il recommença plusieurs fois son manège, sans parvenir à ses fins. Le lendemain, aux traces qu'il avait laissées, nous nous rendîmes compte qu'entre chacun de ses essais, il se reposait à une centaine de mètres de nous, assuré qu'il était d'être invisible.





### **Il ne quitte pas la cuirasse de sa mère**

L'agressivité de « Ventre fripe », l'ennemie déclarée de l'auteur, est sans doute exacerbée par la présence de son rejeton, qui ne la quittera pas d'un pouce pendant les deux ou trois premières années de sa vie. Toutes les femelles qui ont des « petits » sont extrêmement dangereuses et n'hésitent pas à se ruer sur quiconque s'aventure sur leur passage ou sur les paysans qui essaient de s'opposer à la dévastation de leurs rizières.

Parfois, les rhinocéros se montraient agressifs. Cinq villageois furent tués par eux pendant mon séjour à Chitawan. Des femmes qui gardaient leurs troupeaux ou ramassaient du bois à la limite de la forêt furent attaquées. Dans tous les cas, l'agresseur était une femelle accompagnée de son petit. À la vue d'un être humain, craignant sans doute pour la vie de sa progéniture, la mère fonçait, renversait sa victime, la piétinait ou la projetait en l'air. En plus de sa corne, le rhinocéros possède une autre arme redoutable : les dents acérées dont sa mâchoire inférieure est garnie et qui peuvent infliger de terribles morsures.

Dès la prise de mon poste au Népal, je me heurtai donc à un double problème : assurer la survie des animaux et protéger les habitants et leurs biens. Mon premier travail consista à recenser la population animale, à observer ses déplacements, à noter son taux de croissance. Pour cela, il m'était nécessaire d'identifier d'abord chaque individu. J'envisageai d'utiliser une carabine chargée de flèches anesthésiantes et de profiter du sommeil artificiel du rhinocéros pour le marquer soit avec une peinture indélébile, soit avec des bandes de plastique adhésives. Je renonçai à cette méthode après qu'on m'eut dit qu'elle provoquait parfois des accidents mortels parmi les sujets ainsi traités. J'optai pour le système dit de « fiches d'identité ». Il consistait à photographier, un à un, chacun des hôtes du Royal Chitawan National Park, à établir une carte individuelle où seraient consignées ses particularités principales, sans oublier de le « baptiser », c'est-à-dire de lui donner un surnom afin d'éviter de le confondre avec un autre pensionnaire. Le premier animal fiché fut la femelle qui, jadis, avait mis mon sac à dos en pièces. Je lui devais bien ça ! Je la baptisai « Ventre fripe », à cause des plis de sa peau qui pendouillaient sous son abdomen. Il y avait aussi « Oreille percée » (qui avait cet organe entaillé), « Queue raccourcie » (à qui il manquait une partie de son appendice), « Balafre » (qui arborait trois cicatrices sur le dos), « Corne tordue » (dont l'ornement nasal se recourbait fortement



rière), « Poule mouillée » (qui, toutes circonstances, se comporte comme son nom l'indique), « Sil », « Fourche », « Essoufflé »... m'était très utile de pouvoir les identifier. Pour ma sécurité personnelle, il était non moins important d'avoir des informations sur le caractère de chacun et sur ses réactions. Ainsi, j'avais appris que « Oreille percée » et « Poule mouillée » prenaient la fuite qu'elles me voyaient: que « Balance » et « Queue raccourcie », en face des mâles curieux, suivaient ma tête, l'air menaçant, sans toutefois m'attaquer, ce qui ne m'empêchait pas de prendre le maximum de renseignements. En revanche, si je me penchais nez à nez avec « Ventre

fripé », le plus sage était de grimper rapidement sur l'arbre le plus proche, comme je l'avais fait lors de notre première rencontre. J'étais devenu très habile dans cet exercice!

Quand je parcourais la jungle à pied, je prenais soin de marcher à contre-vent ou avec le vent de côté. Lorsque je me trouvais inopinément sur le chemin d'un rhinocéros, je m'arrêtais sec et demeurais immobile. Le rhinocéros a de très petits yeux, ce qui le rend affreusement myope. Il ne perçoit que ce qui est en mouvement tout près de lui. Mais s'il a mauvaise vue, il a, en revanche, l'odorat très fin, et c'est avec ce sens qu'il distingue et se renseigne. Ce qui explique, par exemple, le comportement de deux femelles que j'eus l'occasion d'observer. Broutant sur une aire incendiée, elles s'étaient éloignées l'une de l'autre. Une des bêtes voulut rejoindre sa compagne. Celle-ci se trouvait dans son champ de vision, mais ce n'est pas avec les yeux qu'elle la chercha. La tête au ras du sol, zigzaguant à travers le terrain, son nez suivait les odeurs que l'autre avait laissées dans sa démarche. C'est ainsi, en reniflant les crottes laissées sur le bord du chemin par leur mère, que les petits rhinocéros retrouvent cette dernière. Un jour, perché sur un arbre, comme d'habitude, je vis passer « Ventre fripé » sans son petit. Elle s'arrêta presque en dessous de moi, déposa un tas d'excréments et reprit sa route. Le jeune rhinocéros apparut peu après. Il dépassa la « borne » malodorante laissée par sa mère sans y prêter attention. Mais, quelques mètres plus loin, il interrompit brusquement sa marche, revint sur ses pas et renifla la petite masse brune, avant de prendre, sans doute rassuré, la bonne direction. C'est aussi par leurs excréments que les rhinocéros se reconnaissent entre eux, qu'ils s'indiquent le chemin de leurs bauges ou de leurs pâtures. Lorsqu'un jeune, au sortir de l'adolescence, quitte sa mère pour vivre sa vie, il urine autour de son territoire pour en tracer les frontières.

En février, alors que les incendies avaient rasé les prairies et qu'une herbe toute neuve y poussait, j'installai mes postes d'observation. Dans des arbres, pour ne pas chan-

ger. De mes miradors, je pouvais embrasser d'un coup d'œil de vastes étendues où se réunissaient pour paître, pendant la journée, jusqu'à une vingtaine de rhinocéros. Le spectacle était impressionnant, de voir ces imposantes masses, aux carapaces de cuir articulées comme des armures, se déplacer lourdement dans les marécages, enfonçant profondément dans la boue leurs pattes larges comme de gros poteaux, creusant à chaque pas des trous où l'eau s'engouffrait en glougloutant. Des nuées d'oiseaux volaient autour d'eux ou s'abattaient sur le sol pour chercher leur nourriture dans le crottin des énormes animaux. Je vis souvent l'un de ceux-ci plonger dans la vase et s'y vautrer avec délice. C'était une façon de faire sa toilette. La boue, en séchant, allait tomber de son corps en plaques, enlevant au passage une multitude de parasites dissimulés dans les replis de sa peau. Les drongos, qui ressemblent à des merles noirs, aiment à se poser sur les rhinocéros qu'ils ne semblent d'ailleurs pas déranger le moins du monde, et qui n'arrêtent même pas d'enfourner de grandes touffes d'herbe dans leur gueule monstrueuse. Les oiseaux s'emploient consciencieusement à picorer le dos de leur « perchoir », à l'« épouiller », si l'on peut dire. En s'envolant, ils laissent volontiers, en guise de cadeau d'adieu, une tache de fiente blanche sur le flanc de l'animal.

J'avais déjà remarqué que, si les femelles et leurs petits formaient un troupeau, les mâles, eux, se tenaient à l'écart, broutant en solitaires. Plus tard, je constatai que la même attitude était adoptée par les uns et les autres dans les bauges. La promiscuité entre mères de famille suscitait parfois des disputes. Sans qu'il y ait toutefois effusion de sang. Il en allait tout autrement quand deux mâles se prenaient de querelle. Barrissant rageusement, la tête baissée, ils commençaient par se défier. Puis, ils fonçaient l'un contre l'autre avec violence, dans un combat sans merci. Ils n'utilisaient par leurs cornes comme arme, mais leurs incisives, tranchantes comme des lames de rasoir. Le vainqueur continuait à s'acharner sur son adversaire, même quand celui-ci gisait à terre, impuis-



### Préparés pour la corne « miraculeuse »

se étend en Asie que la corne du rhinocéros possède des vertus médicinales. C'est pour s'en emparer que les braconniers ont, pendant des siècles, traqué ces animaux. Réduite à l'état de poudre, la corne était vendue à 1 000 dollars le kilo par les négociants de Hongkong et de Singapour. Quant à la chair du rhinocéros, elle est très appréciée et se vend à un prix élevé quand un animal vient à mourir dans les parages. Mais les braconniers ne se risquent pas à le chasser.

sant. Pendant mon séjour au Népal, j'ai vu mourir ainsi une trentaine de rhinocéros.

A chaque passage de la mousson, la configuration du terrain était modifiée à cause des crues capricieuses du Rapti. Les rhinocéros, incapables de retrouver le territoire qu'ils occupaient avant l'inondation, devaient s'en constituer un nouveau. Le partage des pâtures suscitait parfois des désaccords. Mais, en général, tout s'arrangeait à l'amiable, sans qu'il y ait échange de coups. Il n'en était pas de même quand un étranger manifestait son intention de s'installer sur le domaine d'autrui. Le propriétaire défendait son bien, n'hésitant pas à tuer l'instrus.

Ce devait être, du moins pour une grande part, la raison du plus dramatique duel entre rhinocéros auquel il m'a été donné d'assister, opposant deux mâles, un vieux et un jeune. Le jeune mâle avait-il voulu s'approprier une parcelle du terrain de son aîné ? Lui avait-il simplement manqué de respect ? Les rhinocéros ont un code de bienséance auquel il vaut mieux ne pas manquer. Ils se montrent très chatouilleux sur ce chapitre. Quoi qu'il en soit, le vieux mâle s'était pris d'une haine farouche pour son cadet. Il le cherchait tous les matins dans la réserve pour lui

infliger une correction magistrale, et ne s'en allait de son pas lourd que lorsque le vaincu gisait sur le sol, le corps ensanglanté. Le malheureux mettait plusieurs heures à se redresser. Ce duel dura dix jours. Le dixième jour, le jeune mâle ne se releva pas et mourut.

En revanche, j'ai observé que les querelles entre mâles n'avaient jamais pour objet la possession d'une femelle à l'époque du rut. D'ailleurs, c'était cette dernière qui choisissait son partenaire, parfois plusieurs en même temps. J'ai vu trois mâles vivre côte à côte auprès d'une femelle sans manifester la moindre jalousie vis à vis du favori du moment. C'est du moins la constatation que j'ai faite pendant mon séjour au Népal. Mais une telle « largesse de vues », si l'on ose dire, n'est peut-être qu'une conséquence des conditions de vie particulières des rhinocéros dans la vallée du Rapti, où tout est soumis aux caprices de la mousson, où rien n'est durable. Il en irait peut-être autrement dans un cadre plus stable.

Quand il est petit, le rhinocéros vit sous la protection de sa mère. Il fait tellement confiance à celle-ci qu'il ignore ce qu'est la peur, même quand la forêt résonne de bruits menaçants. Lorsque, vers l'âge de

## Rien ne vaut un bain de boue pour ouvrir l'appétit

Se vautrer dans la vase, comme le fait cette femelle et son « petit » est à la fois un plaisir et une mesure d'hygiène pour les rhinocéros. En séchant, la boue tombe en plaques de leurs corps et entraîne avec elle les parasites cachés dans les pores de leur peau. Frais et dispos après cette « toilette », ils retournent à leur principale occupation : manger. Chaque rhinocéros adulte a besoin en permanence de 1 ou 2 km<sup>2</sup> d'herbage

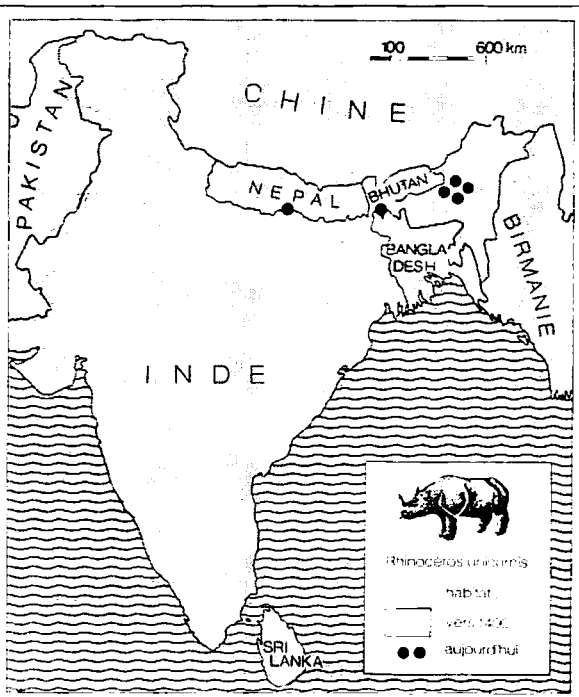
deux ans et demi, il doit se séparer de la femelle qui jusqu'ici l'avait couvé, l'adolescent se trouve complètement désarmé face à de tels problèmes dont il ignorait même l'existence. Ne pouvant supporter la solitude, il recherche des compagnons de son âge pour constituer une communauté. Or, l'union fait force. Aussi, l'agressivité des anciens semble-t-elle s'éteindre quand les cadets apparaissent non plus seuls mais en groupe. Le jeune mâle dont je viens de décrire la vie tragique n'avait sans doute pas réussi à s'intégrer dans un de ces clans célibataires.

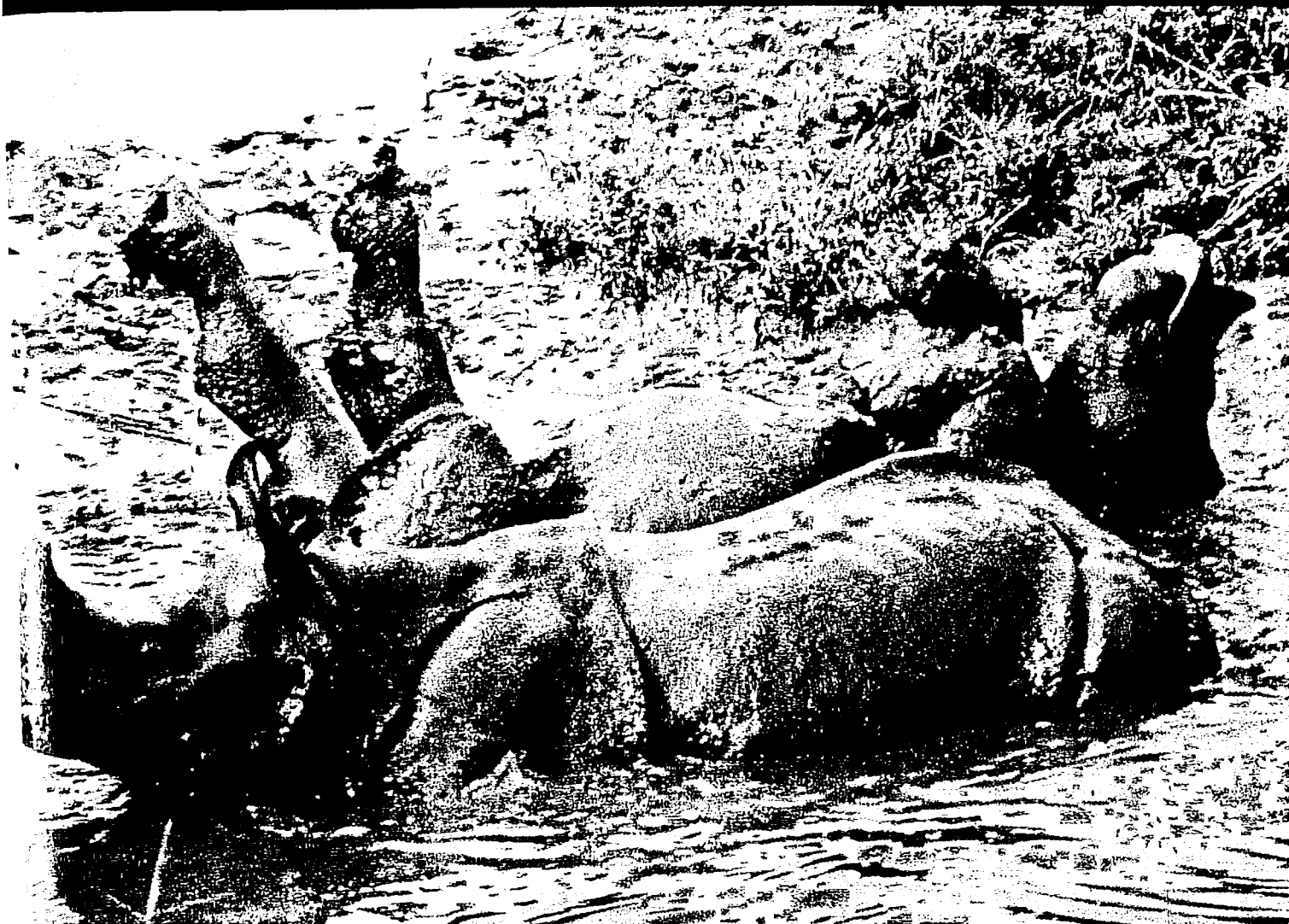
La situation des rhinocéros uniques du Népal n'était plus aussi mauvaise qu'à mon arrivée. Lorsque commençai à plier bagages. D'après mes observations, la population de ces animaux augmentait régulièrement chaque année (pas beaucoup est vrai : de quelques unités). Le survie paraissait assurée depuis que le gouvernement avait tranché le différend entre les hommes et les animaux. En faveur de ces derniers d'ailleurs, et au risque de se rendre impopulaire en faisant évacuer nombreux villages et en obligeant les paysans à abandonner leurs cultures. Mais les esprits avaient changé depuis l'époque des chasses princérales, et les villageois avaient complètement démissionné.

Ce bilan, somme toute positif, n'arrivait toutefois pas à dissiper les inquiétudes plus ou moins précises qui me hantaient sur le chemin du retour. La vallée du Rapti, disais-je, est-elle vraiment le lieu idéal pour la prolifération des rhinocéros unicornes ? Offrira-t-elle

### Nouvelle tentative de sauvetage

1980 sera l'année du rhinocéros. Sur l'initiative du World Wildlife Fund, une campagne est organisée au niveau mondial pour sensibiliser l'opinion, recueillir des fonds, etc. en vue de préserver cette espèce en rapide déclin partout, en Inde et au Népal, mais aussi en Afrique. Pour en rester au seul rhinocéros unicolore d'Asie, on n'en trouve pratiquement plus que dans les parcs nationaux de Chitawan et de Kaziranga, alors qu'il ne se trouvait autrefois toute l'immense région des premiers contreforts de l'Himalaya. Et rien ne permet d'affirmer que les résultats positifs obtenus annoncent un arrêt durable de la régression, encore moins une amorce de repeuplement.





rs le nécessaire pour leur alimentation ? Des menaces que j'avais cru voler se concrétiseront-elles ? Certains signes avant-coureurs de dégradation finiront-ils par représenter de vrais dangers ?

J'avais remarqué, par exemple, que les jacinthes d'eau, si décoratives sur les flaques reflétant le bleu du ciel, ne devenaient que des amas pourrissants lorsque l'eau se retirait, asphyxiant toute autre végétation.

Non moins dangereuse est une plante grimpante, la « mikaria scandens », apparue dans la région. Mais que des expéditions américaines ont apporté les semences avec des provisions de fourrage destinées à des mulets. Cette plante prolifère à une vitesse toujours croissante, couvrant non seulement l'herbe mais aussi les jeunes arbres.

Un grave problème est aussi la déforestation donnée aux entreprises de construction de déboiser les mon-

tagnes, sans que l'on ait suffisamment réfléchi aux méfaits qui pouvaient en résulter. Les pluies de la mousson, dont les infiltrations étaient retenues par la végétation, n'auront plus la digue naturelle des forêts pour les empêcher de dévaler en trombe le long des pentes, arrachant l'humus à leur passage et envasant ainsi, de plus en plus, d'année en année, la réserve, aux dépens des prairies.

Mais ce qui m'inquiète le plus est que, malgré l'adjonction de nouvelles zones, le Royal Chitawan National Park ne devienne trop étroit pour sa population de rhinocéros, pour peu que la croissance de celle-ci continue. La concentration d'un grand nombre d'animaux sur un petit espace ne peut que favoriser les épizooties, la propagation rapide des maladies infectieuses. La réserve de Kaziranga, dans l'Assam, en a fait la tragique expérience en 1973 : un

virus s'attaquant aux poumons et causant des hémorragies mortelles y avait fait quatre-vingts victimes parmi ses sept cents pensionnaires. Dans cette région, le Brahmapoutra, grossi de façon incontrôlable, transformait sans cesse la configuration du terrain, comme il arrive souvent dans la vallée du Rapti.

La seule solution raisonnable serait, à mon avis, de décentraliser le cheptel pour éviter une catastrophe totale. Elle est déjà envisagée par les gouvernements de certains pays asiatiques : une partie des rhinocéros unicornes de Chitawan ainsi que de Kaziranga seraient transportés dans d'autres zones protégées.

De toute façon, et quoi qu'il advienne, il semble acquis que les expériences menées au Népal auront eu pour résultat d'éviter la disparition totale du rhinocéros d'Asie, menacé, il n'y a pas si longtemps, d'être rayé de la carte. □